

Chronique horticole : les arbres et leurs fruits

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 17

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-247947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le 24 décembre 1289, il acheta d'Emon, chevalier et seigneur d'Asuel, pour 18 livres de Bâle, le moulin de Séprais, près de Boécourt³). En outre, il fit encore plusieurs acquisitions au val de Nugerol.

C'est à l'abbé Pierre de Varres que le village des Genevez doit son origine. Le monastère de Bellelay avait un siècle et demi d'existence. Pendant ce temps là, les religieux avaient construit l'abbaye avec ses vastes dépendances et avaient en même temps continué leurs défrichements.

(A suivre)

JECKER, curé.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et leurs fruits

(Suite)

Taille des arbres fruitiers

Nous nous occuperons spécialement de la taille des poiriers et des pommiers (arbres à pépins); celle des abricotiers, des pêchers et autres arbres à noyaux est toute différente et plus difficile.

Qu'est-ce que la *taille* ?

On peut la définir : *l'art de donner à un arbre une belle forme et de lui faire porter de beaux fruits.*

La taille a donc deux objectifs : la forme de l'arbre et sa fructification.

La végétation, dans un arbre, est le produit de la circulation de la sève : nous l'avons déjà dit, mais il faut y revenir.

La sève, ce liquide vital, a une tendance marquée à se diriger de bas en haut et de haut en bas, à suivre en un mot la direction *verticale*; la direction *horizontale* la contrarie.

Telle qu'un torrent descendant de la montagne, elle se précipite toutes les fois qu'elle suit la direction verticale; elle se ralentit au contraire et sa force diminue, lorsque la seconde direction l'emporte sur la première.

Il faut, en conséquence, ramener autant que possible, les arbres vigoureux à l'*horizontale*, pour ralentir la sève trop violente; il faut, au contraire, rapprocher les arbres trop faibles de la *verticale*. Voilà un *premier principe* : il concerne la forme de l'arbre.

Il en est un second, qui concerne sa fructification : le voici en deux mots : « *Le fruit est produit par un ralentissement de la sève.* »

Quand, dans un arbre, la circulation de la sève est violente, il pousse en bois énormément.

3) Tronillat, II, 476.

sa paye. Ses parents auraient trouvé naturel de tout garder. Elle refusa et fut doucement énergique. Elle donna vingt francs à son père, en envoya autant à Firmin et mit le reste de côté. Et ainsi fut commencé son trésor : et, désormais, l'immense somme de travail qu'elle fournissait lui parut légère.

Elle courait, le matin, regardant avec attendrissement la haute cheminée de l'usine émergente de la verdure, cette mine où son bonheur était enfermé comme en une mine dont elle décrochait, chaque quinzaine, une parcelle. Elle ne s'arrêtait, de temps en temps, que pour revoir des endroits où elle s'était assise avec Césaire; et son courage en était augmenté. Et, une fois devant son métier, elle était toute à sa tâche, causant à peine avec ses voisines, ne se reposant jamais, surveillant avec anxiété le tissu qui se créait sous ses mains; car, en plus du prix du mètre, les ouvrières recevaient une prime de dix sous lorsqu'elles parvenaient à livrer une pièce sans aucune tare.

Le troisième mois, elle arrivait à quatre vingt-francs; et puis, cela varia entre quatre-vingt-

ment, mais il ne porte pas de fruits. Si, par hasard, il en a quelques-uns, ils se trouveront à l'extrémité des branches de son sommet, où la sève se ralentit naturellement.

A cette hauteur, il sera très difficile de les cueillir; ils seront en outre très petits, car il est facile de comprendre que la nourriture leur a fait défaut.

L'idéal de l'arboriculteur consiste donc à faire produire à son arbre des fruits beaux, gros et savoureux, *le plus près possible du tronc et des branches-mères.*

Nous avons donc, en résumé, à appliquer deux principes qui paraissent en contradiction : d'une part, *activer la circulation de la sève par la direction verticale*; de l'autre, *la contrarier et la ralentir par l'horizontale.*

Comment concilier les deux principes, et résoudre ce problème ?

Par l'application de ce que nous avons dit sur les différents âges des arbres et ainsi la contradiction ne sera qu'apparente.

Les arbres, en effet, ont une jeunesse, un âge mur, une vieillesse; tenons en compte et guidons nous en conséquence.

Il ne faut pas faire porter des fruits à un arbre dans sa jeunesse.

Un jeune arbre qui porte des fruits est un vieillard avant l'âge, c'est un décrépit, la sève ne circule plus en lui et il mourra avant d'avoir vécu.

Laissez donc ce jeune végétal prendre son essor : s'il est espalier, ne courbez ses branches que progressivement et avec précaution : donnez-lui une belle forme, ne vous préoccupez pas tout d'abord de ses fruits ; veillez principalement à éviter les coupures maladroites, les coups, les blessures, qui empêchent la sève de se répandre abondamment.

S'il s'agit d'un arbre de verger, ou à haute tige, laissez le partir, deux ou trois ans, à son gré, ne le tourmentez pas, ne le persécutez pas, comme le font des novices en arboriculture, qui, dès qu'ils ont planté un arbre, prennent le sécateur cherchant à couper sans savoir trop quoi ? Nettoyez-le, tenez-le propre, cela suffit. Si vous le faites, cet arbre se portera bien et vous récompensera plus tard de vos soins assidus.

Au bout de deux ou trois ans, pour les arbres à hautes tiges, et de quatre à cinq ans pour ceux en espalier, mais pas avant, il faut songer à la fructification, la sève ayant jeté son premier feu.

Les fruits des arbres à pépins (pommiers et poiriers) se produisent sur des espèces de boursons ou gonflements qui mettent trois années à se former, mais qui durent, ensuite, fort long-

temps. Il s'agit donc de faire naître ces gonflements que l'on nomme aussi *lambourdes*.

Sur les arbres à hautes tiges, plantés en plein vent, dans les vergers, rien de plus simple. Lorsque ces arbres auront bien repris, au bout de deux ou trois ans de plantation, **coupez leur la tête**, cette tête qui s'emporte en absorbant toute la sève, et qui bientôt monterait jusqu'au ciel.

La sève, arrêtée dans sa marche ascensionnelle, se répandra dans les branches latérales, comme un torrent qui se divise en petits ruisseaux bienfaisants et inoffensifs lorsqu'il aborde un terrain plat et bien uni. Ces branches latérales et horizontales, qui auraient été sacrifiées par la tête et au bénéfice de celle-ci, deviendront plus fortes, plus grosses, mais la sève ne circulera pas en elles aussi vite qu'elle le ferait dans le tronc central de l'arbre qui est vertical et ces branches produiront des lambourdes et se mettront à fruits. L'arbre gagnera en largeur, ce qu'il perdra en hauteur : il n'en sera pas moins gracieux, et combien plus facile à cueillir. Au lieu d'avoir de petites pommes au sommet d'un arbre gigantesque, nous aurons de belles grosses pommes rondes, tout à portée de la main. Nous ne nous casserons plus le cou, ni les jambes, et nous jouirons d'un plaisir au lieu de subir une épreuve de gymnastique, en cueillant nos fruits !

Pour les espaliers, la taille est plus délicate : il faut ici nous expliquer plus longuement.

Taille des arbres de petites formes

Par opposition aux arbres des vergers appelés « à hautes tiges », ceux que nous cultivons dans nos jardins, sont plus petits, plus délicats, demandant plus de soins, mais, en compensation, nous produisent des fruits plus beaux, et nous procurent, en somme, plus de plaisirs et plus de jouissances.

On distingue, d'après la place qu'ils occupent dans nos jardins, deux espèces d'arbres à pépins :

Les *espaliers*.

Les *quenouilles*.

Les premiers sont toujours appliqués contre un mur, qui les protège des vents et des gelées tardives; c'est sur eux que l'on obtient les fruits les plus fins et les plus savoureux.

Les seconds, plantés isolés, à l'air libre, souvent battus par la tempête ou abimés par les nuits froides du printemps, réclament des fruits plus robustes et mieux attachés à leur branche.

Il ne faut planter, en principe, pour ces petites formes, que des arbres d'un an de greffe, appelés *scions*.

— Voyons, voyons ! Toi qu'était si coquette dans le temps !... T'as seulement plus une jolie robe à te mettre... Qué que tu fais donc de l'argent que tu gagnes à la fabrique, si c'est vrai que t'en gagnes ?...

Coquette ! Oh ! Elle le redeviendrait bien vite, avec le retour de Césaire. Pour lui seul désormais, elle aurait de jolies toilettes. Plus rien n'existait, pour elle, que le souvenir du bien-aimé. Dans la campagne, dans le jardin, rien n'était joli que ses endroits préférés. Elle soignait avec amour un rosier qu'il lui avait donné, et ce rosier était si beau qu'une fois ses parents trouvèrent à le vendre. Elle arriva de la fabrique, juste comme son père le déterraient pour le porter à une dame riche des environs; elle le sauva en donnant à son père les six francs que devait lui payer la dame. Le vieux pensa qu'elle devenait folle. Et, le jour de la fête de Césaire, elle fit un beau bouquet de roses et le porta à l'autel de la Vierge en la suppliant d'écarter tout malheur de la tête de son bien-aimé pendant le temps du service.

(La suite prochainement.)

Le scion n'est, à proprement parler, qu'une baguette, mais une baguette flexible, qui se pliera à toutes nos volontés.

Nous avons, donc, creusé un bon trou, préparé de l'excellente terre, nous avons planté notre scion, en ayant soin de ne pas enterrer la greffe ; tout cela n'a pas été très compliqué, et il est inutile de donner de longues explications sur une opération aussi simple.

Notre scion est planté ; qu'allons-nous en faire ? C'est ici le moment psychologique, si je puis m'exprimer ainsi, c'est à dire le moment difficile où il faut prendre une résolution et décider du sort de notre arbre.

Ceux qui ne savent rien, restent en contemplation devant leur jeune victime, ou bien, pour ne pas passer pour ignorants, se mettent aussitôt à couper et tailler, à droite, à gauche, en avant, en arrière, sans rime ni raison, à tout hasard, et sans savoir pourquoi, ni comment ? Aussi font-ils une belle besogne ! Si leur arbre ne périt pas, il ressemblera, dans quelques années, à un balais de sorcière ou à un buisson d'épine.

Nous n'agirons pas ainsi, ma's au contraire, d'une façon pratique et intelligente.

Pour le faire, nous ne chercherons pas midi à quatorze heures, et nous laisserons les formes incroyables, les U, les Y, les vases, les candélabres, les cordons obliques, etc... aux savants et aux artistes ; nous conduirons nos espaliers en simples *palmettes* et nos petits arbres isolés en simples *pyramides*, bien coniques, rondes et se terminant régulièrement en pointe. Ne sortons pas de ces deux formes-types.

(A suivre).

HORTICOLUS.

Notes d'un passant

Pâques !... les vacances de Pâques ! voilà la note du jour, cette note qui s'envole, hélas ! comme tout le reste, bien vite, avec les sonneries ailées et les alléluias.

Pâques est la fête aimée, comme Noël ; mais Pâques a son lundi et Noël n'en a pas : son lundi de congé et de sorties joyeuses. Vous rappelez-vous ce gros conflit entre l'évêque de Bâle et le canton de Berne, appelé la « suppression des fêtes » ? Cela fut le début du Kulturkampf dans le diocèse, le premier pas vers une persécution furieuse, le prétexte initial à toute cette série d'attentats à la liberté de conscience des catholiques. On voulait supprimer quelques fêtes et, parmi ces quelques fêtes, le lundi de Pâques. Le gouvernement prétendait que le peuple le réclamait, que cette suppression était un besoin pour le peuple.

Regardez aujourd'hui ce qui se passe, en ce lundi de Pâques incriminé : plus de messe chantée, plus d'office, en effet. Mais les ouvriers en travaillent-ils davantage ? Point. Les ateliers se ferment, les fabriques chôment ; les gens prennent le train, les cabarets regorgent : on danse partout, ce lundi-là, mais on ne prie plus.

C'est de cette façon qu'on pense répondre à l'urgent besoin du peuple ?

Ce n'est pas ici qu'on organiserait, comme à Paris, une retraite, ce jour-là, une retraite pour les pauvres. Cela paraît bizarre, une retraite pour les pauvres, n'est-ce pas ? Cependant c'est le spectacle touchant qu'offrait, la semaine dernière, la basilique de Montmartre dans l'opulente capitale.

La retraite pascale a été prêchée à deux mille pauvres de Paris. Et, par ce mot de pauvres, fait observer un journal qui nous apporte ces détails, on ne doit pas entendre des malheureux plus ou moins gênés, que le chômage ou la maladie obligent, pour un temps, à demander l'aumône. Il s'agit de miséreux, d'affamés, de vagabonds, de ces tristes errants sans logis, dont fourmille, en ses bas-fonds obscurs, la grande ville éblouissante de luxe et gorgée de plaisirs. Ceux dont la foule empesée garnissait la grande nef de l'église nationale, ils n'ont pas même une man-

sarde, un sous-sol démeublé, où ils connaissent le bonheur de se sentir « chez soi » ; ils s'en vont, partis l'on ne sait d'où, et marchant au hasard, tout couverts de haillons, l'estomac vide, écrasés par la vie ! Ils sont de ceux que l'on n'aime pas à rencontrer, le soir, au coin d'une rue silencieuse ; car cette main grise est décharnée qui se tend avec désespoir, on craint toujours de la voir se refermer soudain sur un bâton ou sur un couteau, brusquement saisis, ou, du moins, se changer en poing qui vous frappe ou en étau qui vous étrangle !... Infortunés qui, bien souvent, n'ont l'air si sombre et si mauvais que parce qu'ils n'ont pas mangé de tout le jour et qu'ils ne savent point où se coucher la nuit !

Eh bien, ce sont ces pauvres-là qui, pendant plusieurs jours, ont envahi la basilique de Montmartre, au nombre de deux mille et plus ; ce sont ces pauvres-là qui, attentifs et recueillis, écoutaient les allocutions du R. P. Lemius, supérieur des chapelains de Montmartre et les instructions du R. P. de Pascal, prédicateur de la retraite ; enfin, ce sont ces pauvres-là qui, avec la simplicité d'enfants au catéchisme, entonnaient, à toute voix, les cantiques pieux, répondaient de tout cœur aux prières connues.

Et tous ces malheureux, après avoir reçu un gros morceau de bon pain et une poignée de main cordiale, ignoraient pour la plupart si avant le soir ils trouveraient un gîte : mais ils redescendaient la colline le cœur moins aigri, un rayon de soleil filtrant doucement à travers leur âme un instant consolée.

Est-ce M. Jaurès, l'élégant chef socialiste, qui recevrait une douzaine de ces miséreux dans ses appartements commodes, où règne tout le confort moderne ?

Et ce n'est pas la première fois que la basilique de Montmartre a donné ce spectacle merveilleux ; ce n'est pas la première fois que la retraite a pleinement réussi et qu'elle a victorieusement répondu, par l'irréfutable argument du succès, aux objections de scepticisme infécond qui, impuissant à entreprendre un grand labeur, raille tous les labeurs qu'il voit entreprendre.

C'est un autre que M. Guesde qui a dit : « *Pauvres evangelisatur* ». « La bonne nouvelle est dite aux pauvres. » Comme cela vaut mieux que de leur souffler la haine du siècle et le mépris du pouvoir !

* * *

Et les vacances, car Pâques, ce sont aussi les vacances et... les examens.

On dit qu'à Porrentruy tout le monde des écoles est satisfait... le travail a été excellent, la conduite parfaite. Bref, des petits génies et des petits anges de l'Ecole cantonale à la classe de M. Monnin ! C'est bien gentil assurément : seulement la garde champêtre et le garde forestier devraient bien fournir à notre jeunesse le même certificat. Et quand on lit quelques lettres signées de ces petits génies, on est étonné que l'orthographe prenne, elle aussi, si souvent ses vacances...

Mais tout cela n'est rien ! Nos jeunes diplômés en herbe supportent au moins la critique ; ils n'imitent point encore la méthode allemande. Connaissiez-vous la nouvelle méthode inventée par un jeune Berlinoïis qui se présentait, l'autre jour, à l'examen des « référendaires. »

Il échoua. Cet échec lui parut une grave injure. En conséquence, il provoqua en duel le président de la commission d'examen. Voyez-vous, ici, cet excellent M. Landolt obligé de se fendre, un sabre à la main !

La commission berlinoïse est appelée à « statuer » sur cette singulière affaire.

Voilà qui montre à nos capes bleues la ligne de conduite qu'ils doivent tenir. Toutes les fois que l'un d'eux sera « retoqué », v'là, un cartel et deux témoins à l'examineur ! C'est pour le coup que M. Balimann ne se hasarderait plus aux examens !

A moins que l'étudiant ne consente à se battre au fusil... Celui du belliqueux président est toujours si bien « chargé ! »

Avis industriels et commerciaux

Traitement en douane des marchandises d'origine suisse revenant par la poste. — A teneur de l'art. 3, lettre p. de la loi sur les douanes et de l'art. 151 du règlement d'exécution pour cette loi, les marchandises d'origine suisse qui, par suite du refus d'acceptation du destinataire ou de l'impossibilité de les vendre, reviennent en Suisse dans le délai de cinq ans depuis leur exportation peuvent être admises en franchise des droits. A cet effet, le destinataire doit, avant la réimportation, adresser une demande dans ce sens, accompagnée d'une attestation d'origine sur un formulaire ad hoc (n° 37), à la direction de l'arrondissement par la frontière duquel l'importation aura lieu.

Comme il arrive souvent, pour les envois par la poste que le destinataire suisse d'envois en retour n'est pas avisé par l'expéditeur étranger, ou ne l'est que trop tard pour pouvoir adresser sa demande à la direction d'arrondissement compétente, les bureaux de douane suisse ont reçu pour instruction de n'acquiescer que provisoirement, comme marchandises en retour, les envois postaux désignés dans les papiers d'accompagnement, lorsque ces bureaux n'ont pas reçu l'autorisation d'admettre ces marchandises en franchise ; en même temps, ces bureaux préviennent le destinataire qu'il peut adresser dans les deux mois une demande de remboursement de droits à la direction d'arrondissement compétente, en y joignant l'attestation d'origine ci-dessus mentionnée.

Afin de diminuer les frais de légalisation des attestations d'origine par un notaire ou un officier municipal, l'administration vient en outre, pour faciliter les destinataires, d'autoriser à l'essai, sous réserve de supprimer cette facilité si l'on en abusait, l'admission d'attestations collectives, c'est-à-dire embrassant plusieurs envois, à la condition que les formes prescrites soient observées, que le délai de deux mois ne soit pas outre-passé et que tous les envois qui figurent dans l'attestation collective reviennent du même pays et par le même bureau de douanes.

Les attestations qui ne satisferaient pas à ces conditions seront sans autres refusés.

Le présent avis annule et remplace celui du 8 février 1898.

Berne le 2 avril 1898.

Direction générale des douanes suisses.

LETTRE PATOISE

Le guerguesson des hannes

LES AMIS DE SOUES

Ai l'à bin aigié de répondre ai lai lattré de stu que tchaimpe des pierres dans lo thieutchi des fannes, et y rpreutche d'avoi lai langue trop londge. Ai s'fâ entendre in pô ci devirat. I coigna trop bin des fannes, que sont bin oblidjé de l'avoi pou in pô envoïdjai les hannes de tain boire de ste pouejon de gotte, et bin des fois qu'avoi lai langue, ai vos fâ encoué les brais, pou faire lo travaille des hannes, thioin ai sont piens et qu'ai réguerdjant das les dou bout.

Vos dites encoué qu'ai y fârait copai lai langue, moi i trove putôt qu'ai fârait copai le guerguesson és hannes, pou qu'ai ne poyn pu aivalai de ste gotte. C'à celi qu'aïppelant les fannes des djenatches. Moi, i ios ne dit pe qu'ai sont des sorciés ; mais tot droit de cé qu'an hotte dedain les bolas, vos saites des vétis de soué ai dou piés.